Femmes du peuple itinérantes

L'exemple du Centre-Ouest aux XVII^e et XVIII^e siècles

Sébastien Jahan

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/abpo/545>

DOI : 10.4000/abpo.545

ISBN : 978-2-7535-1504-8

ISSN : 2108-6443

Éditeur

Presses universitaires de Rennes

Édition imprimée

Date de publication : 30 décembre 2006

Pagination : 115-134

ISBN : 978-2-7535-0405-9

ISSN : 0399-0826

Référence électronique

Sébastien Jahan, « Femmes du peuple itinérantes », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest* [En ligne], 113-4 | 2006, mis en ligne le 30 décembre 2008, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/abpo/545> ; DOI : 10.4000/abpo.545

Femmes du peuple itinérantes L'exemple du Centre-Ouest aux XVII^e et XVIII^e siècles ¹

Sébastien JAHAN

Maître de conférences d'histoire moderne
GERHICO – Université de Poitiers

Précisément parce qu'elles sont femmes, issues du peuple et itinérantes, les actrices de l'exploration qui va suivre font partie de ces sans-voix de la société d'Ancien Régime, de celles qui passent sans laisser de traces, ou presque. Aucune de ces personnes, le plus souvent illettrées, n'a bien sûr pu livrer à la postérité un témoignage volontaire sur sa vie et sur son expérience de la mobilité. Les bribes éparpillées de leurs parcours souvent chaotiques sont connues, en outre, grâce à un corpus de sources manuscrites dont se retrouve en grande partie exclue la principale pépinière documentaire de l'histoire sociale de la France moderne, à savoir les minutes notariales. Car, dans la mesure où les pauvres comme les nomades n'ont pas ou n'ont plus de biens immobiliers, ils ne vont pas chez le notaire. L'occasion sera belle, dès lors, de démontrer qu'on peut toujours faire de l'histoire, et pas seulement de l'histoire quantitative, à partir des registres paroissiaux, des archives dont la richesse est à redécouvrir. L'absence d'ancrage territorial de nos personnages rend toutefois leur repérage extrêmement complexe, leurs déplacements étant le plus souvent imprévisibles, même si quelques tropismes manifestes ont pu être identifiés. À cet enchevêtrement de silences, d'incertitudes et de discontinuités qui naît de la circulation, la dimension genrée de l'observation vient ajouter une complexité supplémentaire : il s'agit de regarder cet univers mouvant, des routes et des chemins, par le « petit bout de la lorgnette », c'est-à-dire en le contemplant à travers le prisme des femmes. J'entends par là qu'une telle repolarisation du regard suppose nécessairement un éloignement délibéré de la réalité observée, saisie par son biais en apparence le plus étroit ou le plus flou, parce que le moins documenté. Il n'en reste pas moins que ce choix, même s'il s'est révélé parfois décevant, apporte son lot d'enrichissements

1. Cet article est la version écrite d'une intervention au séminaire de Nicole Pellegrin, à l'École Normale Supérieure de la rue d'Ulm, Paris, 10 mai 2005.

en terme heuristique, tant par les découvertes que par les questionnements qui en émergent.

J'ai choisi, en outre, non pas de me risquer à un tableau exhaustif de ce que pourrait être la mobilité populaire et féminine en Centre-Ouest aux temps modernes, mais plutôt de m'appuyer sur les trois groupes de migrants que je connais le mieux, puisqu'ils ont fait déjà l'objet de recherches de ma part ou sous ma direction, sans pour autant avoir bénéficié d'une attention particulière portée à leur effectif féminin. Ces trois catégories – « populaires », non seulement parce qu'elles concernent des travailleurs manuels, mais aussi parce que ces derniers se meuvent pour des enjeux de survie, liés à la quête de ressources monétaires et/ou alimentaires – constitueront trois volets de l'exposé qui va suivre. Le groupe des forestières, c'est-à-dire de ces femmes d'ouvriers de la forêt qui accompagnent leurs maris au cours de ces pérégrinations, sera d'abord évoqué. Viendront ensuite les travailleuses itinérantes ou saisonnières, une catégorie presque totalement négligée des historiens du Centre-Ouest et qu'une enquête sur les travaux des champs estivaux en Loudunais a extraite du néant. Enfin, nous dirons quelques mots des vagabondes et des errantes, ces femmes sans domicile fixe qui, seules ou accompagnées, soit ont été réduites à sillonner la campagne pour quémander leur pain, soit – et c'est bien plus rare – ont un jour opté pour ce mode de vie marginal.

La femme des bois : la vie fragile

Le livre intitulé *Le peuple de la forêt*, que j'ai publié avec mon collègue Emmanuel Dion en 2003², était d'abord une histoire d'hommes, de plusieurs centaines d'ouvriers, essentiellement des bûcherons, des charbonniers ou des voituriers de charbon qui, au cours des XVII^e et XVIII^e siècles, ont contribué à l'essor de la métallurgie du fer entre Perche et Angoumois en produisant le charbon de bois et en l'acheminant jusqu'aux hauts fourneaux. Ces hommes étaient des nomades. Ils travaillaient quelques saisons dans une forêt et, une fois les potentialités de celle-ci épuisées, partaient vers une autre, pour former un nouveau chantier. Ils étaient par ailleurs mariés et se faisaient accompagner de leur famille au cours de leurs déplacements. Leur habitat se réduisait à une simple cahute, appelée « loge », faite de planches, de branches et d'autres matériaux végétaux, dans laquelle vivaient toute l'année le couple et ses enfants qui, généralement, ne connaissaient pas, leur vie durant, d'autres genres de confort domestique.

L'univers de ces hommes est gouverné par le travail. C'est le travail qui détermine la mobilité. C'est lui, du coup, qui disperse les familles et les amitiés, oriente et recompose perpétuellement la sociabilité. Le travail, enfin, façonne les identités, à partir d'un compagnonnage sans doute très ancien

2. JAHAN Sébastien (avec DION Emmanuel), *Le Peuple de la Forêt. Nomadisme ouvrier et identités dans la France du Centre Ouest aux Temps modernes*, Rennes, PUR, 2003.

mais aussi très mal connu³, marqué ici comme ailleurs par des rites d'intégration et des signes d'appartenance qui sont exclusivement masculins. Si les femmes sont absentes de cette sociabilité confraternelle des bois, le sont-elles aussi de l'espace de travail, c'est-à-dire du carreau d'abattage ou des places de carbonisation ? Sur ce sujet, comme sur d'autres, la liste de ce que l'on ne sait pas est bien plus fournie que le catalogue des choses connues. Aucune mention ne nous permet d'envisager la participation des forestières au travail de leurs conjoints : les noms de métier ne sont jamais féminisés et les instructions des maîtres de forge ne se réfèrent jamais à une quelconque activité des épouses sur le chantier. Cela suffit-il à exclure l'éventualité d'une aide ponctuelle, pour écorcer les rondins, apporter les mottes qui tapissent la meule ou surveiller la cuisson du charbon ? Certainement pas. Tout porte à croire cependant que la frontière entre l'espace du labeur et celui de l'habitat (les loges), bien marquée par la distance pour des raisons de sécurité, correspond aussi à des polarités nettes entre la société des hommes adultes et celle des femmes et des enfants. Si l'on s'en tient à ce postulat, comment les femmes occupaient-elles leur journée ? La question reste embarrassante. Il va de soi que leur vie était sans doute remplie d'activités diverses, mais, en l'espèce, le mutisme de la documentation n'est guère compensable par les prouesses de l'imagination. Probablement la forestière s'occupait-elle des enfants, préparait-elle la cuisine, entretenait-elle les objets du foyer et du quotidien, le linge, la vaisselle, bien tenus d'ailleurs si l'on en juge par l'unique inventaire après décès qui nous soit parvenu ou les quelques trousseaux de dot détaillés⁴.

Il convient toutefois de ne pas s'arrêter à ce constat décevant et de mettre en avant une autre tâche de la forestière : son rôle dans la survie du foyer. En période de haute intensité du labeur, c'est sans doute à la femme qu'incombaient non seulement la tâche d'acheter les denrées alimentaires mais aussi très certainement celle de les produire. Ce serait elle, en d'autres termes, qui se rendrait au bourg pour se procurer le pain, au moulin pour acheter la farine, à la ferme voisine pour s'approvisionner en œufs, fromages, légumes et viande ; elle encore qui glanerait quelques épis à la saison, qui entretiendrait le bout de jardin ou de culture que le paysan laissait parfois à la disposition des forestiers en échange de menus services (fourniture en bois ou en gibier)⁵. Il n'est pas non plus impossible qu'elle

3. BASTARD, Laurent, « Les bons cousins charbonniers » dans *Fragments d'histoire du Compagnonnage. Cycle de conférences 2001*, Tours, 2001, p. 33-80.

4. L'inventaire en question est celui de Paul Ravizé, charbonnier, et Marguerite Fouquet, en date du 23 octobre 1685. Il signale comme tout bien mobilier, 19 livres et demi « destin en esuelles, assiettes, pintes » estimé un sol la livre « d'autant qu'il convient faire fondre le tout à cause qu'il est en mauvais estat », un grand chaudron, un petit, une marmite, une poêle, « le tout usé », estimé en vrac trois livres, un trépied (12 sols), une broche à faire rot (10 sols), « un coueste avec un orillé » (4 livres) (Arch. dép. de l'Indre, 2^E 8084, Mauduyt, notaire à Saint-Gaultier). Le contenu des dots est inventorié dans les annexes de notre livre (JAHAN Sébastien, DION Emmanuel, *Le Peuple...*, op. cit., p. 169-170).

5. JOLAS, Tina, ZONABEND, Françoise, « Gens du finage, gens du bois », dans JOLAS, Tina, PINGAUD, Marie-Claude, VERDIER, Yvonne, ZONABEND, Françoise, *Une campagne voisine*.

ait contribué à la prospérité du foyer par une activité rémunérée, au titre de nourrice ou de saisonnière. Ce qui est important ici, c'est que cette femme était en fait beaucoup moins forestière que son mari n'était forestier. Tandis que l'ouvrier est un homme des profondeurs des bois, où se déroule le travail, de l'intérieur d'un espace topographiquement marginalisé à l'échelle du terroir, sa compagne vit, au contraire, aux lisières des deux espaces, ouvertes sur un extérieur qui est aussi le cœur de la communauté villageoise et de son système de relations. La forestière participe vraisemblablement de la sociabilité communautaire du lavoir et de l'église, elle réinjecte aussi le produit du travail familial dans la vie économique de la paroisse, et constitue ainsi, à mon avis, l'élément déterminant de l'intégration des migrants à la collectivité d'accueil. Elle assurerait de la sorte une part non négligeable des « relations extérieures » du groupe des étrangers nomades, servant évidemment de caution de moralité et de respectabilité dans un monde où la dissemblance n'est jamais perçue a priori avec bienveillance. Un forestier sans femme ni enfant, est un homme suspect. C'est ce fendeur isolé, accusé de bestialité, et banni tel un bouc émissaire par les paroissiens de Moussac, sommé d'aller « commettre ses villaines actions dans son pays⁶ ». Un travailleur étranger qui arrive en famille ne soulèvera évidemment pas les mêmes réserves dès lors qu'une partie de sa compagnie choisit de s'intégrer à la vie de la société d'accueil, ce qui est généralement le cas pour les forestiers.

Autre aspect difficilement saisissable, les conditions de vie des femmes de la forêt pourraient à première vue paraître relativement préservées, dans la mesure où, exclues des travaux de force, nobles mais périlleux, comme l'abattage des grands arbres ou la cuisson de la meule de charbon, elles prenaient moins de risques pour leur santé que leurs compagnons. Ce qui est moins rassurant, en revanche, c'est la réputation relativement peu polie de ces derniers, dont la tendance à l'ivrognerie et la brutalité physique sont attestées par de nombreux indices convergents⁷. La violence conjugale, si elle existait, était par ailleurs probablement protégée par l'isolement de l'habitat et par des habitudes de fonctionnement compagnonniques qui privilégiaient une justice interne sur le recours aux tribunaux officiels. Resterait à savoir quels droits étaient accordés à la femme dans ce type de confraternités : on n'en sait hélas rien, mais puisque l'initiation obligeait l'impétrant à attester non seulement de compétences professionnelles mais aussi de qualités morales, il serait prudent de ne pas se représenter tout charbonnier sous les traits de la brute épaisse et avinée.

Minot : un village bourguignon, Paris, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, 1990, p. 37-63.

6. MARTIN, Kévin, *Le Paysan, le juge et la bête : trois affaires de bestialité dans le Poitou du XVIII^e siècle*, Mémoire de maîtrise sous la direction de Sébastien Jahan, Université de Poitiers, 2002, p. 26.

7. Voir JAHAN Sébastien, DION Emmanuel, *Le Peuple...*, op. cit., p. 75.

Ce brouillard analytique s'éclaircit néanmoins quelque peu lorsque l'on s'attache au décryptage d'un certain nombre d'indicateurs démographiques et, en particulier, la mortalité. Dans notre livre, nous avons étudié l'âge au décès de quelque 240 ouvriers forestiers comparé à celui de 172 de leurs femmes entre 1650 et 1799 en Poitou, Berry et Touraine (en excluant les enfants et les adolescents jusqu'à 20 ans). La moyenne pour l'homme s'établit à 51 ans alors que celle de la femme n'est que de 41 ans. Cela signifie qu'une forestière vit en moyenne dix ans de moins que son époux, l'écart atteignant son maximum (12 ans) dans la seconde moitié du ^{xvii}^e siècle et se restreignant par la suite. Une telle différence, on le sait, n'existe pas dans la population sédentaire où hommes et femmes sont à peu près égaux face à la mort, avec même un léger avantage pour ces dernières⁸. Comment interpréter cette surmortalité féminine ? La première hypothèse qui nous est venue à l'esprit est bien sûr celle d'une mortalité en couches considérable, liée à des conditions d'hygiène douteuses, sans recours à une matrone⁹. Or, sur 99 décès de femmes âgées de moins de 45 ans, seuls 11 sont consécutifs à un baptême ou un ondolement. Même en supposant un fort sous-enregistrement de naissances d'enfants mort-nés, il faut donc envisager une autre interprétation. On suggérera deux pistes à explorer. Tout d'abord, il n'est pas impossible que la surmortalité des femmes soit en fait explicable par une hyper-résistance des hommes, endurcis par un travail exigeant, dotés d'aptitudes physiques considérables qui les rapprocheraient des pionniers du Nouveau Monde dont l'endurance avait déjà frappé les démographes historiens¹⁰. Cette distorsion serait par ailleurs accentuée par une vulnérabilité des femmes supérieure à celles de leurs semblables du terroir. Là, les facteurs pourraient surgir de pathologies spécifiques, dérivées d'une exposition plus forte de l'habitat ou du couchage (sans bois de lit) à l'humidité ou au froid. Il n'est pas non plus invraisemblable que des souffrances intimes, liées à la fréquence des ruptures affectives et à l'instabilité, minent le psychisme de la femme et la fragilisent physiquement.

Quelles qu'en soient les causes, cette mortalité fréquente des femmes laisse par ailleurs souvent le forestier chargé d'enfants dont il n'a pas la possibilité de s'occuper. Une autre particularité démographique du peuple de la forêt réside donc aussi dans la fréquence des remariages, souvent sans égard pour les délais de décence : en 1730, le charbonnier Léonard Tavenne

8. BRAUDEL, Fernand, LABROUSSE, Ernest, *Histoire économique et sociale de la France, tome 2 (1660-1789)*, Paris, PUF, coll. « Quadrige », 1993, p. 37.

9. Aucun acte de baptême ne signale la présence d'une sage-femme aux accouchements. Certaines femmes de la forêt étaient sans doute reconnues pour leurs compétences en la matière, mais la dispersion régulière des troupes d'ouvriers rendait aléatoire leur disponibilité en un lieu donné, à un moment donné. Le cas le plus fréquent était sans doute celui de couches où la parturiente se faisait assister des mères les plus expérimentées du groupe.

10. HAVARD, Gilles, VIDAL, Cécile, *Histoire de l'Amérique française*, Paris, Flammarion, 2003, p. 161.

se remarie ainsi avec une jeune fille de seize ans, cinq jours seulement après avoir enterré sa première femme! Cette hâte résulte de l'urgence à ne pas laisser sans soins des petits enfants en bas âge, mais aussi de la nécessité de sauter sur l'occasion quand elle se présente, compte tenu de la restriction du choix que suppose le mode de vie instable des forestiers¹¹. Il s'agit, en outre, de combler un vide en reconstituant une cellule absolument nécessaire à la survie de l'ouvrier comme à la viabilité de la société nomade dans son ensemble. Les conditions de cette conjonction de destins qui amène des gens n'ayant pas grandi ensemble (contrairement à beaucoup de ruraux d'alors) à se choisir au débotté et sur des bases essentiellement utilitaires, font peser ici, encore plus qu'ailleurs, quelques interrogations sur la densité du sentiment amoureux dans le couple forestier.

De fait, la structure familiale fortement resserrée sur le couple est un autre élément ambivalent de l'évaluation du statut et de la condition des femmes. Le lien conjugal, même fréquemment rompu par le décès de la conjointe, est indéniablement le plus durable et le plus solide des rapports affectifs en jeu dans la migration des forestiers. Il faut être conscient du fait que les amitiés ne sont que provisoires du fait de la labilité des équipes professionnelles d'une saison à l'autre, et de leur dispersion ultime à la fin d'un cycle de coupes. Dans ce contexte de va-et-vient permanent, éloignée des racines ancestrales, la famille élargie joue en outre un rôle beaucoup moins important que dans la société sédentaire. Enfin, les enfants quittent très tôt le domicile parental pour des raisons liées à l'exiguïté de l'habitat mais aussi à l'absence de capital immobilier à transmettre. De fait, la place centrale du couple dans l'équilibre affectif des forestiers peut être source de relations particulièrement intenses, comme celles qui unissaient le voiturier Pierre Boudin à sa femme : l'homme se suicida après le décès de cette dernière¹². Mais elle peut aussi signifier une dépendance plus lourde entre les conjoints. Rapportée à l'ensemble de la société nomade et forestière, cette absence d'attaches se traduirait de manière également ambivalente : l'instabilité de l'environnement communautaire brise autant les amitiés et les protections féminines qu'elle efface les contentieux et les mauvaises réputations.

Un capital matrimonial

Sortons maintenant des hypothèses et des ombrages, pour mettre en évidence quelques certitudes. La première donnée évidente provient de l'observation des mariages. La forestière « fille », non mariée et nubile, est clairement perçue comme un instrument de consolidation et de perpétuation du milieu. À ce titre, elle est un capital que l'on économise, que l'on ne disperse pas, que l'on investit soigneusement. Parmi les mariages impliquant des forestiers et des forestières, contractés au cours des chantiers

11. Cf. *infra*.

12. Mairie de Vendœuvres (Indre), registre paroissial, sépulture du 21 juillet 1715.

d'Abzac et de Lussac-les-Châteaux, un premier élément attire l'attention, c'est le différentiel d'endogamie selon l'importance des effectifs du chantier : plus les ouvriers sont nombreux, plus le stock matrimonial est important, donc plus l'endogamie est forte. En s'attachant maintenant à ces mariages que nous avons appelés délibérément « mixtes¹³ », on remarque surtout que, s'il se produit bien qu'une fille du terroir épouse un forestier nomade et se retrouve dès lors « ravie », arrachée à son village et entraînée dans le flux de la migration permanente, l'inverse n'arrive en revanche jamais, c'est-à-dire qu'une fille de la forêt n'épouse jamais un homme du terroir. Qu'est-ce que cela signifie ? Que le paysan du cru ne veut pas marier son fils avec une fille des bois ? C'est assez peu plausible : on ne comprendrait pas dans ces conditions pourquoi ce même paysan accepterait mieux de donner sa fille à la société des nomades, de dissoudre son statut d'origine dans celui d'une bande voyageuse et, accessoirement, de prendre aussi le risque de ne plus jamais la revoir. L'option alternative est donc que la réticence vient du monde forestier : les pères et les frères de forestières se refusent certainement à gaspiller un capital matrimonial d'autant plus précieux qu'il est, on l'a vu, fragile. En donnant leur fille au terroir, d'autre part, les nomades l'immobilisaient dans la glèbe et perdaient un élément clé de la matérialisation et de la surdétermination par l'alliance des liens entre des camarades de travail, appelés à se séparer physiquement. La femme joue donc un rôle majeur dans la dynamique interne du milieu, y compris en permettant le passage d'un statut à un autre, puisque le monde forestier est lui aussi hiérarchisé selon le prestige et le revenu propres à chaque activité : un charbonnier qui épouse une fille de voiturier dotée de mulets ou de chevaux a ainsi toutes les chances de devenir lui aussi voiturier, une profession plus enviable parce que plus rémunératrice et plus ouverte sur l'extérieur, spécialement sur le monde de la forge. Mais ce sont là des données classiques, qui ne sont pas spécifiques au monde des forestiers.

La question de la fin de vie des vieilles femmes se pose enfin avec une certaine acuité, même si, comme on l'a vu, le premier mourant du couple est le plus souvent l'épouse. Les conventions matrimoniales retrouvées en Berry, autour de la forge d'Ardentes, signalent toutes l'attribution du douaire coutumier à la future conjointe dès lors qu'elle survit à son mari, sans enfants de sa chair. Les sommes allouées (entre 10 et 60 livres, le plus souvent) ne pouvaient guère assurer un veuvage durable et n'offraient donc que la possibilité de faire la soudure avec le prochain mariage. Nous n'avons par ailleurs retrouvé qu'un seul cas de donation mutuelle entre vifs, celle du charbonnier Pierre Tiercerye et de sa femme Marie Le Tellier en 1672¹⁴. Que deviennent dès lors les veuves de la forêt ? Lorsqu'elles sont encore suffisamment jeunes, il est vraisemblable qu'elles trouvent assez

13. Sur cette notion appliquée aux Temps modernes, voir notre article, « Le mariage mixte au XVIII^e siècle. Essai de définition et questions de méthode à partir de l'exemple poitevin », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest*, 2006, n° 1.

14. Arch. dép. de l'Indre, 2^E 3247-3270 (1665-1691).

rapidement un nouveau conjoint, grâce au vide créé par la disparition fréquente de leurs congénères. Mais les plus défraîchies n'étaient sans doute pas tant soumises que cela à la convoitise des veufs en surnombre et n'avaient peut-être par ailleurs guère envie de tenter une nouvelle aventure conjugale. On pourrait certes les imaginer suivant la compagnie nomade, un enfant ou un parent proche dans sa pérégrination laborieuse. Mais, curieusement, les femmes qui décèdent sur les chantiers ou en situation d'itinérance sont systématiquement âgées de moins de cinquante ans ou sont encore en couple. Devrait-on penser alors que le peuple de la forêt abandonne ses vieillards dans quelque hôpital situé à proximité d'une étape ? Les registres d'entrées ou de sépultures des institutions hospitalières de Poitiers ou de la Maison Dieu de Montmorillon n'apportent aucun élément qui pourrait étayer une telle hypothèse¹⁵. Le plus souvent, en fait, lorsqu'une femme meurt à un âge avancé, elle se trouve totalement sédentarisée. Elle peut échouer ainsi, en compagnie de son mari, tout près d'une forge à l'activité solide (Verrières, Ardentes, Luchapt), ce qui permet au couple de rester dans un environnement familial, pourvoyeur de tâches rémunératrices, spécialement pour les charbonniers qui se reconvertissent fréquemment sur le tard en voituriers. Veuve, elle y trouve un havre de repos pour ses vieux jours, en même temps qu'une vie communautaire stable et des réseaux de solidarité qui garantissent une fin de vie décente. Mais il arrive aussi qu'une femme veuve profite de cette liberté pour s'émanciper entièrement de la société sylvicole et de ses connexions avec le monde du fer. C'est ainsi que Jeanne Bernard, après avoir enterré deux maris charbonniers, s'appuya sur le mariage de sa fille pour jeter l'ancre dans le terroir : en 1740, elle offrait, contrairement à toutes les normes de son milieu, sa dernière-née, Louise Depasse, à un meunier de Persac. Jeanne Bernard vivra encore douze ans et s'éteindra dans le moulin de son gendre¹⁶. J'aurais tendance à lire cette sédentarisation comme un acte de résistance : le refus de cette femme de 46 ans de contracter un troisième mariage et le don de sa dernière fille au monde du finage (alors que son aînée avait épousé en 1732, du vivant de son second mari, un charbonnier) peut s'interpréter comme un rejet du mode de vie itinérant et de l'économie matrimoniale contraignante de la société forestière¹⁷.

15. Voir THÉVENET, Emmanuel, *L'Hôpital général de Poitiers à l'âge classique, 1659-1789*, Mémoire de maîtrise sous la direction de Fabrice Vigier, Université de Poitiers, 2004, p. 88 et HÉRAULT, Pascal, *Assister et soigner en Haut-Poitou sous l'Ancien Régime : la Maison Dieu de Montmorillon du début des guerres de religion à la Révolution*, Thèse de doctorat sous la direction de Claude Petitfrère, Université de Tours, 1996, tome 2, p. 317.

16. Mairie de Persac, registre paroissial, mariage Dupuy-Depasse du 27 juin 1740, sépulture de Jeanne Bernard 20 octobre 1752.

17. Les contrats de mariage offrent une autre image assez limpide de l'emprise des hommes sur la société forestière. Les témoins présents du côté de la fille sont presque toujours des hommes, frères, oncles et cousins, mais aussi des « bons amis », c'est-à-dire des « confrères » membres de la société compagnonnique. Ceux-là se portent garants ainsi de la réputation des filles du groupe, manifestant le poids de la communauté sur la régulation des échanges matrimoniaux.

Les travailleuses itinérantes

Dans cette catégorie, j'ai associé tant les migrantes saisonnières que des femmes dont le voyage fait partie intégrante de l'activité ordinaire, en particulier dans le secteur des transports. Les migrants saisonniers sont des travailleurs qui quittent leur domicile une partie de l'année pour aller exercer une activité spécialisée, parfois différente de celle qu'ils pratiquent en temps normal, dans une autre région plus ou moins éloignée, dans le but d'assurer à eux-mêmes et à leur famille, un complément de ressources. Ce phénomène est maintenant assez bien connu grâce aux travaux de nombreux historiens ou historiennes, menés à partir des espaces montagneux, fréquents pourvoyeurs de cette mobilité¹⁸. Quant au Poitou des ^{xvii}^e et ^{xviii}^e siècles, il est plutôt une zone d'accueil qu'une zone de départ. On y rencontre des maçons de Basse et de Haute-Marche, des scieurs de long du Forez, mais aussi des chaudronniers ou des terrassiers auvergnats... Sans avoir fait l'objet d'études synthétiques¹⁹, ces flux sont néanmoins familiers des historiens locaux. Il est cependant une autre activité saisonnière qui est demeurée plus longtemps inaperçue, sans doute parce que le courant migratoire qui la porte n'est pas sorti des frontières de la province : c'est celle des « métiviers » et des faucheurs qui vont servir de main d'œuvre d'appoint sur les terres à blé du Loudunais et du Mirebalais, au nord du Poitou. Métiviers et faucheurs sont deux spécialités apparemment bien distinctes. Le métivier est celui qui fait la moisson proprement dite, c'est-à-dire celui qui coupe l'épi à la faucille²⁰. Le faucheur, quant à lui, intervient ensuite : il abat à la faux la portion de la tige qui reste en terre après la récolte (le chaume) et qu'on destine le plus souvent à la litière des bêtes. Chaque tâche recourait à un bassin de main d'œuvre bien précis : les métiviers venant du Thouarsais, un pays limitrophe, ne parcouraient qu'une trentaine de kilomètres et n'effectuaient donc qu'une seule journée de voyage ; les faucheurs sortaient, eux, de la région de l'Isle-Jourdain et d'Availles-Limouzine, aux confins du Poitou et de la Basse-Marche : ils parcouraient au moins 120 kilomètres vers le nord, ce qui signifiait cette fois, environ trois à quatre jours de voyage²¹.

18. Par exemple, ARNOULT, Annie, *La grande histoire des scieurs de long*, Sauvain, 2001, 2 tomes, CHÂTELAIN, Abel, *Les migrations temporaires en France (1800-1914)*, Lille, 1976, POITRINEAU, Abel, *Remues d'hommes. Les migrations montagnardes en France aux ^{xvii}^e et ^{xviii}^e siècles*, Paris, Aubier, 1983, MOULIN, Annie, *Les maçons de la Creuse. Les origines du mouvement*, Clermont-Ferrand, 1994.

19. La publication de ces données éparses sur les migrations en Poitou est en projet.

20. La durée de la présence de métiviers en Loudunais (de juillet à septembre) laissent toutefois penser qu'ils effectuaient d'autres travaux que les moissons.

21. BOUTET, Ludovic, *Les migrants saisonniers du Pays Thouarsais dans la paroisse d'Arçay au ^{xviii}^e siècle*, Mémoire de maîtrise sous la direction de Sébastien Jahan, Université de Poitiers, 2005 et JAHAN, Sébastien, « La route des métives. Les travailleurs saisonniers des confins marchois en Loudunais (^{xvii}^e-^{xviii}^e siècles) », dans *Bulletin du Groupe de Recherches Historiques et Archéologiques de l'Isle-Jourdain (GRHAJ)*, n° 11, 2001, p. 29-41.

Les femmes ne participaient pas toujours à ces déplacements. Le cas des faucheurs du Poitou méridional est le moins intéressant, dans la mesure où il ne déroge pas à la norme du migrant saisonnier exclusivement homme, laissant la garde de la maisonnée à sa conjointe restée au pays. Les faucheurs circulaient en bandes masculines constituées visiblement selon des liens familiaux ou de voisinage. Une exception mérite toutefois d'être signalée. Il s'agit de deux glaneuses venues de Persac et repérées en 1714 à Arçay, en Loudunais : une jeune veuve de 40 ans, nommée Françoise Pescher, mère d'un petit garçon, et sa cousine germaine Sylvine Pescher²². Les glaneuses intervenaient elles aussi après la moisson et ramassaient les épis de blé qui avaient échappé aux métiviers. Ce grain, sélectionné à la main, était très prisé et pouvait être revendu avantageusement aux fermiers qui s'en servaient comme semence. Dans le cas de Françoise Pescher, le fait qu'elle soit veuve et mère explique évidemment qu'elle ait bravé les distances pour effectuer un voyage qu'elle espérait bénéfique. Ce type de migration saisonnière féminine était peut-être exceptionnel, lié à une conjoncture agricole particulièrement défavorable affectant les terres de brandes du Montmorillonnais²³. Mais on peut tout aussi bien imaginer ces déplacements, rendus ici visibles par le décès malencontreux d'une travailleuse, plus fréquents si l'on considère que de nombreux passages ne laissaient aucune trace dans les registres paroissiaux.

Le mouvement migratoire estival qui relia de façon permanente au XVIII^e siècle les terroirs viticoles du Thouarsais (Argenton l'Église et Sainte-Verge principalement) à la petite paroisse céréalière d'Arçay, au sud de Loudun, concernait pour sa part des métiviers. La principale originalité de cette mobilité courte réside dans son caractère familial²⁴. Elle implique, en effet, des couples qui, accompagnés de leurs enfants, s'absentent de leur pays pendant un, voire deux mois. La question est de savoir ce qui faisait la nécessité de cette logistique familiale encombrante. Les structures sociales et familiales du Thouarsais empêchaient-elles une femme de survivre à deux mois d'absence de son mari ? C'est peu probable. Il semble plus judicieux de penser que les femmes, comme les enfants, étaient employés à la moisson, ce qui permettait d'étoffer sensiblement les revenus du couple. C'est cette réalité que traduisent les curés lorsqu'ils conjuguent les verbes d'activité au pluriel : « Le 21 août 1728, a été baptisée à Arçay, Marie, fille de Pierre Equé et de Catherine Griveau, de la paroisse d'Argenton-l'Église, *qui font métives ici*²⁵. » Certaines femmes mariées

22. JAHAN, Sébastien, « La route des métives... », art. cit., p. 35.

23. Les années 1711 à 1715 en Poitou, comme dans le reste du royaume de France, sont marquées par des récoltes médiocres, une misère latente et la résurgence des épidémies (LACHIVER, Marcel, *Les Années de misère. La famine au temps du Grand Roi*, Paris, Fayard, 1991, p. 391-396).

24. BOUTET, Ludovic, *Les Migrants saisonniers...*, op. cit., p. 42-46.

25. C'est nous qui soulignons. La plupart du temps, le curé fait suivre le nom des parents d'un participe présent (« faisant métives à... ») qui se rapporte aussi évidemment aux deux.

venaient aussi travailler seules au temps de la moisson, comme cette épouse d'un maçon de Loudun, décédée à Arçay où elle était employée à « vanter le bled²⁶ ». Mais le plus surprenant, c'est encore que, comme dans le premier exemple cité, la femme effectue le déplacement alors même qu'elle est arrivée à un stade avancé de sa grossesse. Le cas de cette Catherine Griveau n'a d'ailleurs rien d'exceptionnel; ce sont ainsi 46 baptêmes (dont deux de jumeaux) d'enfants de métiviers qui ont été enregistrés entre 1663 et 1792 à Arçay pendant les grands travaux de l'été. Cela suggère que ni la perspective d'un accouchement plus dangereux du fait du déplacement et de l'intensité du travail, ni celle d'un allaitement ne venaient contrarier la nécessité économique de la migration de travail. Dans d'autres contextes et à la même époque, il n'était pourtant pas rare qu'une grossesse de sept mois fût considérée comme rédhibitoire pour se déplacer, au moins si l'on en juge par ces dispenses de voyage que les chirurgiens octroyaient à des femmes enceintes citées à comparaître devant un tribunal²⁷. Les conséquences démographiques de cette situation sont lisibles dans la surmortalité des métivières. Sur neuf saisonniers âgés de 16 ans et plus décédés à Arçay entre 1668 et 1792, six sont des femmes²⁸. Mais ce sont surtout les jeunes enfants qui paient le plus lourd tribut à la mobilité : 51 décès de migrants sur 82 concernent des enfants qui n'ont pas atteint leur deuxième anniversaire, signe évident d'une fragilité liée à un accouchement difficile, à une naissance prématurée, à une nutrition déficiente, à un sevrage problématique.

Contrairement à ce qui se passe pour les faucheurs et métiviers, le déplacement temporaire fait partie de l'activité normale du batelier. Ce semi-nomade, appelé aussi marinier ou voiturier par eau, transportait par voie fluviale des marchandises d'un port à un autre, en général pendant les « eaux marchandes », c'est-à-dire d'octobre à juin. Étudiés par Geneviève Cerisier-Millet²⁹, ceux de Châtellerauld descendaient la Vienne puis parcouraient l'axe ligérien jusqu'à Nantes, Orléans, voire, via les canaux reliant Loire et Seine, Paris pour y acheminer des pierres meulières³⁰, des marons ou des eaux-de-vie. La plupart du temps, l'équipage du bateau se composait d'un maître, accompagné d'un nombre variable (de 3 à 8) de journaliers ou de garçons bateliers, à la qualification mal cernée. Tous étaient

26. Arch. dép. de la Vienne, dépôt des communes, registre paroissial d'Arçay, sépulture de Denise Ribaut, femme de François Bion, 15 août 1730.

27. LELOT, Soline, *L'expertise médicale entre 1780 et 1784 dans le ressort du présidial de Poitiers*, Mémoire de maîtrise sous la direction de Didier Poton, Université de Poitiers, 2000, p. 37.

28. Urbanne Geay, décédée à 35 ans en 1710, Marguerite Delaveau, décédée en 1713 à 34 ans, Jeanne Julien, morte en 1721 à 58 ans, Denise Ribaut, morte en 1730 à 57 ou 58 ans, Louise Soulebroy, décédée en 1739 à 42 ans, Madeleine Fauveau, décédée en 1788, à 38 ans.

29. CERISIER-MILLET, Geneviève, *Les Voituriers par eau châtelleraudais au XVIII^e siècle*, mémoire de maîtrise sous la direction de Sébastien Jahan, Université de Poitiers, 2001.

30. Les pierres meulières, extraites dans la forêt de Moulière, entre Châtellerauld et Poitiers, servaient à fabriquer des meules pour les moulins ou à aiguiser les métaux.

des hommes, du moins si l'on se fie aux sources qui nous sont parvenues. Les femmes resteraient-elles donc toujours au port ? Il semble bien pourtant que certaines aient suppléé efficacement à l'absence d'un mari défunt ou indisponible, comme cette Catherine Caillé, épouse du voiturier Pierre Legrand, qui dans les années 1740, conduisait une partie des bateaux de son mari occupé plus en amont. Le cas de la femme Legrand, collaboratrice volontaire de son conjoint, reste toutefois exceptionnel : la plupart du temps, la femme prenait le commandement d'un bateau par nécessité, pour garantir la survie de l'entreprise familiale menacée par la mort précoce d'un mari et le bas âge de leurs enfants. Les huit autres batelières repérées par Geneviève Cerisier-Millet sont des veuves qui n'ont pas les moyens d'engager un maître d'équipage et s'occupent donc elles-mêmes de la direction des voyages. Parmi elles, Marie Nollet, veuve depuis 1739 d'André Dréau avec huit enfants à charge, assura trois années durant, de 1747 à 1749, des voiturages d'eau-de-vie à destination de Paris³¹. Ces femmes donnaient donc des ordres au reste de l'équipage, aux compagnons ou à leurs fils encore insuffisamment expérimentés. Elles décidaient aussi des chargements, des arrêts, des livraisons, mais on ignore jusqu'à quel point elles participaient aux manœuvres et si elles embarquaient avec un vêtement particulier, approprié à ce genre d'astreintes physiques. Il est fort probable, néanmoins, que pour acquérir toutes ces compétences, ces femmes avaient dû s'intégrer aux équipages du vivant de leur mari plus souvent que ne le laisse penser la documentation. Certaines d'entre elles, issues d'une famille de marins, sont peut-être même familières du métier et des voyages fluviaux depuis leur plus jeune âge, une expérience qui accentuait sans aucun doute leur attrait sur le marché matrimonial³².

Mendiantes et vagabondes

Ultime catégorie de femmes itinérantes, celles qui quittent leur domicile et leur contrée d'origine, chassées par les misères du temps, à la recherche d'un ailleurs plus bénéfique. Ces malheureuses s'aventuraient sur les chemins en mendiant leur pitance, mais n'erraient pas nécessairement sans but : bien souvent, la destination rêvée s'incarnait dans la grande ville la plus proche, pourvoyeuse dans l'imaginaire d'emplois ou, à défaut, d'aumônes. Les années 1709-1710 constituent à cet égard un observatoire idéal de l'itinérance féminine liée à l'extrême pauvreté. Le grand hiver et ses conséquences furent sans doute le dernier grand cataclysme social

31. CERISIER-MILLET, Geneviève, *Les Voituriers par eau...*, op. cit., p. 33-34.

32. Comme le soulignent Nicole Pellegrin et Sabine Juratic, les filles de maîtres artisans ou de commerçants ont toutes, à cette époque, « un bagage non négligeable de savoirs pratiques : il accroît leur attrait sur le marché matrimonial, il leur permet de succéder dans la boutique (et parfois derrière l'établi) à leurs époux ou pères défunts » (« Femmes, ville et travail en France dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle », dans *Histoire Économie et Société*, n° spécial *Lectures de la ville [X^e-XX^e siècles]*, textes réunis et présentés par BOTTIN, Jacques, CABANTOUS, Alain, 3^e trimestre 1994, p. 492).

dans l'histoire de la France d'Ancien Régime : le froid, les mauvaises récoltes et la maladie jetèrent alors sur les routes des hordes de misérables désœuvrés, désemparés et faméliques³³. Les registres paroissiaux, encombrés par la mort, s'en font les témoins pathétiques mais plus ou moins précis, le curé n'indiquant pas nécessairement la qualité de pauvre ou de passant, non plus que son origine. Dans une enquête déjà ancienne³⁴, j'avais toutefois relevé en Haut-Poitou quelque 223 sépultures d'indigents décédés ces deux années-là loin de leur paroisse d'origine (sur un corpus de plus de 200 registres dépouillés). Parmi ces 223 victimes, la proportion de femmes se trouve être minoritaire : il paraît, en effet, raisonnable de supposer que si la misère frappe une famille, la femme restera au pays avec les enfants pendant que l'homme ira chercher plus loin de quoi nourrir ses proches, tentant ici dans l'urgence une sorte de migration saisonnière dramatisée qui n'en perpétue pas moins un partage des tâches traditionnel. Mais si les femmes sont moins représentées, leur présence dans ces cohortes de mendiants n'en est pas négligeable pour autant. Un pauvre itinérant sur trois (soit 77), décédé lors du Grand Hiver, est une femme. Les cas de figure rencontrés sont extrêmement variés. Il peut s'agir de couples avec enfants qui ont choisi de partir ensemble, comme cette famille Touchard de Queaux, minée par le froid et la faim, avant d'être anéantie par une épidémie à Poitiers, en avril-mai 1710³⁵ : « Louis Touchard, âgé d'un an, enterré dans le petit cimetière 3 avril 1710, Jeanne Touchard, âgée de six ans, enterrée le 25 avril, Marie Marnay, âgée de 40 ans, mère desdits Touchard, enterrée le 18 avril (vendredy Saint), munie des Sacrements de pénitence et d'eucharistie par nous administrez, et François Touchard, leur père, âgé de 44 ans, enterré le 6 mai 1710 muni de tous ses sacrements par moy administrez (pauvres mendiants de la Psse de Quiaux). »

Ce sont, plus fréquemment encore, des veuves accompagnées de leurs enfants et que la mort du conjoint a privées de ressources et réduites à l'errance³⁶. C'est ainsi qu'à Lavoux, au mois de mars 1710, une « pauvre limousine » inconnue finit tristement sa vie, entraînant avec elle dans la mort sa petite fille « de deux ou trois ans » qu'elle avait portée jusque-là. Le 19 octobre 1709, c'est une femme de 40 ans, « du Limousin », qui fut retrouvée morte dans une grange du village de Chez Mesrine, à Mauprévoir, avec, à ses côtés, « une petite fille d'environ cinq à six ans ». On a aussi le cas d'une « pauvre femme » enterrée le même mois à Marigny-Chémérault, que son mari avait « lessée seule avec un petit enfant pour

33. Sur ce thème, se reporter à l'ouvrage désormais classique de LACHIVER, Marcel, *Les Années de misère...*, op. cit., spécialement le chapitre X « morts de froid, de faim et de misère », p. 349-384.

34. JAHAN, Sébastien, « Approches qualitatives de la pauvreté en haut Poitou au XVIII^e siècle », *Bulletin de la SAO*, 2^e trimestre 1991, 5^e série, tome V, p. 97-136.

35. Médiathèque François Mitterrand, Poitiers, registre n° 21, paroisse Notre-Dame de la Chandelière (1699-1712).

36. BEAUVALET-BOUTOUYRIE, Scarlett, *Être veuve sous l'Ancien Régime*, Paris, Belin, 2001, spécialement p. 311-334.

aller à l'armée³⁷ ». Mais il est surtout frappant d'observer la part importante dans cette liste des filles jeunes (13 cas), probablement orphelines, âgées de 10 à 20 ans, qui mettent le chemin sous leurs pas, avec pour but un couvent, une aumônerie et, là encore, la ville où l'on recherche sans doute un emploi de servante ou la protection de quelque parent éloigné. Elles sont parfois parties avec leur frère, comme cette Jeanne Delaage, « pauvre fille mendiante », originaire « d'Azat » (Abzac, près de Confolens ?), âgée de 13 ou 14 ans, morte dans une écurie à Poitiers et à la sépulture de laquelle assiste son aîné de 15 ans. Mais d'autres sont apparemment livrées à elles-mêmes, comme cette « petite fille mendiante âgée d'environ dix ou douze ans se disant de la paroisse de Bouresse », inhumée le 7 mai 1710 à Salles-en-Toulon, ou encore cette « pauvre mendiante étrangère » du même âge, trouvée morte à la Chapelle Bâton en janvier 1710 sans que personne ne puisse ni la nommer ni renseigner sur sa provenance³⁸...

Ces exemples montrent à quel point la crise de 1709-1710 a momentanément mais profondément perturbé le mécanisme, pourtant bien rôdé, de solidarité villageoise et de prise en charge par la collectivité des infortunes individuelles³⁹. L'incapacité dans laquelle se trouve la puissance patriarcale de contrôler la mobilité des filles témoigne bien de l'ampleur et l'intensité du chaos qui frappe la communauté. Les curés des paroisses d'accueil se trouvent eux-mêmes désarçonnés face à cet afflux de personnes inconnues, souvent vite transformées en cadavres et dont ils s'efforcent de vérifier la moralité en fouillant leurs poches et leurs besaces, à la recherche d'un chapelet, d'un livre d'heures, d'un certificat de baptême... La suspicion pèse aussi sur les couples, dont on ne peut pas même attester la validité, et qui ont pu se former par nécessité, en réponse au désarroi, au gré des rencontres vagabondes : le fléau porte avec lui ce dérèglement des repères habituels qui explique la perplexité du prêtre de Saint-Julien-l'Ars devant le corps d'« un homme inconnu matelot mendiant d'environ 62 ans lequel estoit conduit en son vivant par une femme se disant sa femme laquelle l'abandonna le jour devant sa mort⁴⁰ ».

La fin ou l'atténuation des grandes crises de subsistance ne marque toutefois pas la disparition d'une mendicité itinérante. Il reste, cependant, que les quelques cas de pauvres passants relevés dans les registres de la seconde moitié du XVIII^e siècle sont presque exclusivement des hommes. Une mobilité de la misère féminine subsiste néanmoins, dont on peut percevoir la trace dans les registres de l'hôpital général de Poitiers qui s'ouvre

37. Mairies de Lavoux et de Mauprévoir, registres paroissiaux, sépultures de mars 1710 et du 19 octobre 1709, Arch. dép. Vienne, dépôt des communes, registre paroissial de Marigny-Chémérault, sépulture de mars 1710.

38. Médiathèque François-Mitterrand, Poitiers, registre de la paroisse Saint-Michel, sépulture du 28 avril 1710, Arch. dép. de la Vienne, dépôt des communes, registre paroissial de Salles-en-Toulon, sépulture du 7 mai 1710.

39. Nous préparons sur ce thème un article intitulé « La ville refuge. Les pauvres des campagnes à Poitiers pendant "les années de misère" (1693-1694, 1709-1710) ».

40. Mairie de Saint-Julien l'Ars, registre paroissial, sépulture du 25 juin 1709.

aux non-Poitevins dans la seconde moitié du siècle : parmi les 130 étrangers à la ville accueillis au sein de l'établissement entre 1777 et 1789 (15,5 % des entrées), Emmanuel Thévenet recense 52 femmes (soit 40 % des étrangers)⁴¹. Par ailleurs, le dépôt de mendicité de Poitiers établi à partir de 1767 pour y enfermer les mendiants ramassés par la maréchaussée dans les rues et sur les routes abrite lui aussi un nombre important de femmes : sur 349 individus internés au dépôt et décédés entre 1767 et 1790, 97 sont des femmes⁴². Parmi celles-ci, des muettes incapables de donner leur identité (3 cas), des « insensées », « folles », « innocentes » ou « imbéciles » (15 cas), une « revendeuse à la toilette » et une grande majorité de « mendiante ». Toutes ces femmes, échantillon de cette humanité coupable parce qu'improductive, et dont la société souhaitait confiner l'anormalité ou le mauvais exemple⁴³, étaient très certainement pour la plupart gyrovagues ou, du moins, quelque peu éloignées de leur domicile au moment de leur arrestation. La maréchaussée conduisait, en effet, au dépôt le plus proche, tous les mendiants interpellés à plus d'une demi-lieue de leur résidence, les autres étant relâchés sitôt justifié un habitat fixe. D'un point de vue juridique, cependant, le vagabond se distinguait du mendiant, non seulement par l'absence systématique d'un « domicile certain », mais aussi par un chômage volontaire, non justifiable par la maladie, l'infirmité ou l'extrême misère⁴⁴. À ce titre, le vagabond est un criminel en puissance, suspect d'abandonner une activité honnête et « sa demeure ordinaire pour voler et pour brigander⁴⁵ ». Dans les archives judiciaires, de fait, la criminalité s'associe fréquemment à l'errance. Mais cette dernière, contrairement à la version officielle, résulte bien moins souvent d'un choix délibéré de marginalisation que d'un coup du sort, revers de fortune ou drame familial. La majorité des voleuses repérées par Laurent Gaillard dans les minutes du présidial d'Angoulême entre 1715 et 1718 sont ainsi des femmes « jetées sur les chemins par des bouleversements d'ordre familial⁴⁶ ». C'est, par exemple, le cas de cette dénommée Jeanne Roux qui traîne sa misère avec son mari, congédié des armées du roi en Flandres à la fin de la guerre de Succession d'Espagne, après 28 ans de service. Sans aucune ressource ni aucun horizon, le couple commence par demander la charité, avant de franchir la ligne rouge en s'en prenant au bien d'autrui. Plus souvent encore, ces délinquantes ont été livrées à elles-mêmes, à l'instar de Louise Archambaud, réduite à la mendicité après la mort de son père, ou de

41. THÉVENET, Emmanuel, *L'Hôpital général...*, op. cit., p. 85.

42. Médiathèque François Mitterrand de Poitiers, registre paroissial de Saint-Cybard (1767-1791).

43. FOUCAULT, Michel, *Histoire de la folie à l'âge classique*, Paris, Gallimard, 1972, p. 85.

44. GUTTON, Jean-Pierre, *La Société et les pauvres en Europe, XVI^e-XVIII^e siècles*, Paris, Les Belles-Lettres, 1974.

45. MERVILLE, François Simon de, *Traité de la juridiction des prévôts des maréchaux*, Paris, 1629, cité par GUTTON, Jean-Pierre, *La société...*, op. cit., p. 11.

46. GALLARD, Laurent, *La Criminalité en Angoumois, d'après les archives du présidial d'Angoulême (1715-1718)*, Mémoire de maîtrise sous la direction de Philippe Guignet, Université de Poitiers, 1991, p. 43.

Claudie Dauxime qui a fini sur le pavé une fois devenue « grosse » en l'absence de son conjoint, parti « au service du roi ». À Poitiers, cette fois-ci, entre 1760 et 1767, le présidial juge également douze femmes « sans aveu » (sur 44 errants), essentiellement des veuves, comme Marie Rosalie Thermite, arrêtée à l'âge de 55 ans⁴⁷ : mariée à un soldat combattant dans les rangs français au Canada pendant la guerre de Sept Ans, elle s'embarqua après la mort de son mari à l'hôpital de Trois-Rivières et rejoignit la France où elle survécut en vendant sur les marchés des bonnets qu'elle fabriquait, profitant de l'occasion pour dérober des mouchoirs et trafiquer du sel de contrebande. Parfois, les vagabondes ajoutaient aux revenus des menus larcins et de l'aumône, ceux d'un petit métier : telle femme errante se déclare « faiseuse de dentelles », telle autre « marchande de mercerie⁴⁸ ».

Au fur et à mesure que l'on avance dans le siècle, l'étau se resserre encore davantage sur les personnes itinérantes et oisives : la criminalisation croissante du vagabondage aboutit à l'enfermement de personnes qui n'ont pas commis d'autres délits que celui de circuler en « quémendant ». Les procès verbaux de courses extraordinaires conservés par les archives de la maréchaussée de Poitou reflètent l'intensification de cette « chasse aux vagabonds » : sur 54 missions effectuées par diverses brigades de cavaliers entre 1773 et 1778, 26 concernent l'arrestation ou le transfert de vagabonds en vertu de la déclaration royale de 1764 qui réitère la proscription du vagabondage et condamne les contrevenants aux galères s'il s'agit d'un homme, à l'internement s'il s'agit d'une femme. Sur les 44 « errants et vagabonds » relevés, cinq sont des femmes, dont une certaine Anne Duval, interpellée par la brigade des Herbiers « habillée en homme⁴⁹ ». Le transvestisme, on le sait, alourdissait les charges pesant sur la personne, en l'occurrence ici en y ajoutant la suspicion de débauche, voire de saphisme⁵⁰. Plus généralement, la vagabonde, hors de tout contexte cataclysmique et dans l'incapacité de justifier ou de faire justifier sa réputation, est déjà symboliquement « transvestie » : elle est sortie des limites de son genre, en transgressant des normes qui lui imposent de rester à la place qui lui est assignée, dans son foyer, ou dans le sillage d'un homme, son père, son mari, son tuteur. Il est d'ailleurs vrai que, lorsqu'elle circule en bandes mixtes, la vagabonde se retrouve fréquemment en compagnie d'un partenaire sexuel qui est aussi un compagnon de rapines. La justice traite d'autant plus sévèrement ces délinquantes qu'elles ajoutent à la complicité de vol et au vagabondage, le libertinage : Marie Anne Pichaud et Jeanne Martin, accusées d'avoir « couru » (c'est-à-dire vécu en concubinage), furent ainsi condamnées en 1763 par la justice prévôtale à être fustigées de verges

47. CHAMPION, Christine, *La Criminalité dans le ressort de la sénéchaussée et siège présidial de Poitiers, 1760-1767*, mémoire de maîtrise sous la direction de Philippe Guignet, Université de Poitiers, 1992, p. 67.

48. *Ibidem*, p. 68.

49. Arch. dép. de la Vienne, C sup. 58.

50. STEINBERG, Sylvie, *La Confusion des sexes. Le travestissement de la Renaissance à la Révolution*, Paris, Fayard, 2001, p. 26-49.

sur la place Notre-Dame à Poitiers, marquées de la lettre V et bannies à perpétuité de la province⁵¹. La femme errante, lorsqu'elle n'est pas ou plus enserrée dans les liens du mariage, est encore plus inquiétante puisqu'elle remet en cause les structures fondatrices de l'ordre moral et de l'univocité sexuelle. Sans la clôture de l'espace communautaire, des vœux monastique ou du mariage, elle est nécessairement suspecte de mauvaise vie et mérite a fortiori son enfermement. Mais si l'itinérance non justifiée provoque le soupçon d'immoralité, le commerce de son corps nécessite bien souvent une certaine mobilité pour tromper la vigilance de la justice. L'exemple de Louise Métais⁵², jeune femme de 21 ans, est révélateur de ces prostituées qui pratiquent, leur vie durant, le nomadisme des maisons de correction. Cette native de Châtellerauld avait déjà connu le dépôt de La Rochelle, où on l'avait détenue pour « conduite scandaleuse » lorsqu'elle fut arrêtée au mois de juin 1787 pour avoir couché avec un garçon perruquier dans un champ de blé près de Poitiers : elle sera condamnée à la réclusion dans une maison de redressement, sans doute le couvent des Pénitentes de cette dernière ville⁵³, où l'on ne sait si elle réussit sa réinsertion...

La répression de la vagabonde culmine sans doute avec le cas de celles que l'on nomme alors les « Bohémiennes » ou les « Égyptiennes ». Le *Grand Dictionnaire historique* de Moreri dresse un tableau rapide mais significatif de ces femmes, en reprenant le commentaire de Pasquier concernant celles qui furent exposées à la curiosité publique près de Paris en 1427 : elles étaient « très laides, larronnesses et diseuses de bonne aventure ». Le racisme patent de ce jugement médiéval, qui associe laideur et immoralité, s'appliquerait tout aussi bien à la représentation dominante à l'époque de Moreri, à l'égard de ceux qu'on appelle désormais « des gueux errants et libertins⁵⁴ ». Les sources paroissiales des six premières décennies du XVII^e siècle présentent pourtant l'image d'une population suffisamment respectée ou crainte pour être ennoblée de titres militaires (« capitaine de la nation bohème ») et bénéficier de parrainages aristocratiques⁵⁵. Mais sous le règne de Louis XIV, la répression est montée en puissance et tend à alté-

51. CHAMPION, Christine, *La Criminalité...*, op. cit., p. 70-71.

52. Arch. dép. de la Vienne, G 674. L'affaire est analysée dans DEMICHEL, Fanny, *La prostitution à Poitiers au XVIII^e siècle dans les faubourgs de Montierneuf et de Saint-Hilaire (1685-1789)*, Mémoire de maîtrise sous la direction de Sébastien Jahan, Université de Poitiers, 2005, p. 23-26 et 82.

53. Sur cette institution, voir MURPHY, Gwenaél, « Prostituées et pénitentes (Poitiers et La Rochelle, XVIII^e siècle) », *CLIO, Histoire, Femmes et Sociétés*, n° 17, 2003, p. 87-99.

54. MORERI, Louis, *Le Grand Dictionnaire historique...*, tome 1, Paris, 1712, article « Bohémiens », p. 794-795.

55. ASSÉO, Henriette, *Les Tsiganes. Une destinée européenne*, Paris, Gallimard « Découvertes », 1994, p. 24-26 et JAHAN, Sébastien, « “Telles gens ne sont en France que pour mal faire” », La société poitevine et les Bohémiens aux XVII^e et XVIII^e siècles », dans CHAUVAUD, Frédéric, PÉRET, Jacques (dir.), *De la terre à la mer. Territoires et paysages Mélanges en mémoire de Dominique Guillemet*, Rennes, PUR, 2005. Voir aussi les ouvrages de VAUX de FOLETIER, François de, *Mille ans d'histoire des Tsiganes*, Paris, Fayard, 1970 et *Le Monde des Tsiganes*, Paris, Berger-Levrault, 1983.

rer les relations souvent pacifiques que les Tsiganes entretenaient avec les sédentaires. Le tournant est clairement pris avec la déclaration du roi de 1682 qui ordonne d'arrêter tous les Bohémiens et de condamner les hommes à servir aux galères, les femmes à être rasées et les enfants à être enfermés dans les hôpitaux pour y recevoir une éducation chrétienne. Cette loi aux visées assimilationnistes a été appliquée : j'ai par exemple retrouvé une liste non datée, dressée par la brigade de la maréchaussée de Parthenay, recensant les Bohémiens arrêtés conformément à la déclaration de 1682⁵⁶. Ce document nomme trois hommes jeunes, envoyés aux galères, cinq femmes de 17 à 40 ans, condamnées à être rasées et bannies de la province, et huit enfants qui « seront transférés au plus prochain hospital ». La destruction de ces familles provoquait évidemment des situations dramatiques : les archives de l'hôpital général de Poitiers contiennent ainsi une requête de l'évêque de Poitiers qui fait valoir en 1716 « la grande charité qu'il y aurait de retirer dans cet Hôpital deux filles boisiennes abandonnées sur le pavé et exposées à quantité de dangers, soit pour elles, soit pour le mauvais exemple dont elles peuvent être capables ». Le bureau de l'Hôpital Général accéda à cette demande « encore que sy elles y deviennent à charge par leur mauvais exemple ou malice, elles en seront chassées⁵⁷ ». L'appréciation de la Bohémienne, on le voit nettement ici, n'est certes pas spontanément bienveillante. Elle puise à la source d'un stéréotype souvent observé par les historiens : celui de la danseuse libertine et de l'extorqueuse des deniers du pauvre travailleur crédule. Mais la femme est aussi ce « maillon faible » de ce peuple voyageur, la cible privilégiée d'une police qui les redoute moins que leurs hommes, réputés plus rudes et armés jusqu'aux dents⁵⁸.

•

Au terme de ce parcours incomplet, il me faut reconnaître à quel point le regard proposé dans les lignes qui précèdent fut orienté. Il privilégie, en effet, une mobilité le plus souvent contrainte et laborieuse, toujours éprouvante et douloureuse, parfois réprimée et finalement mortelle. La migrante n'y apparaît donc pas comme une femme émancipée mais plutôt comme une femme instrumentalisée, exploitée en tant que force de travail ou capital matrimonial. Et lorsque le déplacement s'effectue hors de la tutelle masculine, c'est en fait l'indice d'un paroxysme de la détresse, celle de l'extrême misère qui pousse à la mendicité et à l'errance. C'est aussi le signe d'une dépendance quasi absolue vis-à-vis de l'homme et de son travail. Celles qui choisissent une vie marginale, les sédentaires qui prennent la route, mais aussi les nomades qui s'arrêtent, l'ont peut-être conçue comme une forme d'affranchissement d'une tutelle patriarcale et communautaire,

56. Arch. dép. de la Vienne, C sup 56. Ce document est reproduit intégralement dans JAHAN, Sébastien, « "Telles gens ne sont en France..." », *op. cit.*

57. Arch. dép. de la Vienne, J 213, registre des délibérations de l'Hôpital Général, 17 janvier 1716.

58. ROCHE, Daniel, *Humeurs vagabondes. De la circulation des hommes et de l'utilité des voyages*, Paris, Fayard, 2003, p. 956.

mais elles restent évidemment quantité négligeable au regard de la masse de ces existences ballottées par le sort ou bien soumises aux rythmes immuables du quotidien, à *l'amor fati*, cet « amour du destin » qui les fait adhérer à une domination de l'homme conçue comme inévitable⁵⁹.

Il faudrait compenser ce tableau sombre en soulignant qu'on ne dispose donc pas ici d'une appréciation exhaustive mais bien plutôt d'une observation biaisée de la femme du peuple itinérante. Les mobilités temporaires ou non répétitives n'ont pas été prises en considération dans cet article. La migration vers la ville pour se « placer » fait partie de l'expérience commune des jeunes filles de la campagne aux ^{xvii}^e et ^{xviii}^e siècles, tout comme certains déplacements s'apparentant à des voyages d'agrément : le pèlerinage, à Saint-Jacques-de-Compostelle, bien sûr, ou sur les lieux de culte de petits saints thaumaturges locaux, la visite à des parents pour une occasion familiale (relevailles, mariages, baptêmes), un séjour à la ville voisine pour participer à une foire ou pour témoigner en justice, etc. Depuis les travaux de Pierre Goubert, on savait déjà que la société d'Ancien Régime n'avait rien de ce monde immobile de paysans sédentaires, rêvé par le pouvoir et décrit par les historiens de jadis. Il s'agissait ici d'apporter sa pierre à la démonstration que ces « remues d'hommes » sont significativement, quand bien même minoritairement, l'affaire de femmes. Que les horizons de nombreuses gardiennes du foyer ne se limitent pas à l'enclos de leur maisonnée et au clocher de leur église.

59. BOURDIEU, Pierre, *La Domination masculine*, Paris, Seuil, 1998.

RÉSUMÉ

Les femmes du peuple participent à différents types de mobilité : le nomadisme des ouvriers de la forêt, les migrations saisonnières des faucheurs ou des bateliers, l'exode de la misère... La plupart du temps, cette itinérance de la femme est le reflet de sa condition défavorable dans la société de l'Ancien Régime : dépendante de l'homme, elle n'a souvent guère d'autres choix que l'errance et la mendicité lorsqu'elle se retrouve seule. Et si elle accompagne son conjoint dans un déplacement professionnel, elle est fréquemment soumise à des travaux rudes et victime de surmortalité. Il reste que la fréquence de ces migrations féminines permet à la femme de se libérer de normes qui lui imposeraient la clôture domestique. Plus souvent présentes qu'on ne le dit dans l'espace public, les femmes apportent aux groupes itinérants des ressources complémentaires en terme de revenus, de savoir-faire ou de relations avec le milieu sédentaire.

ABSTRACT

The women of the people participate in different types of mobility: nomadism of the forest workers, seasonal migration of reapers and boatmen, exodus of misery... Most of the times, this "itinerance" of women is the reflection of their unfavourable condition in the Ancien Régime society: dependant upon men, they hardly have the choice but to wander and beg when left on their own. And if they accompany their husbands for professional journeys, they're often submitted to hard works and victims of over-mortality. Nevertheless the frequency of these feminine migrations enables these women to elude from norms that would oblige them to stay enclosed in their homes. More often present upon public stage that usually said women bring to itinerant groups complementary resources in terms of revenue, savoir-faire or relations with the sedentary sphere.